

On entrevoit d'emblée la double portée pour la culture du sol et la culture des hommes dans les douze principes de David Holmgren¹ :

LES 12 PRINCIPES DE LA PERMACULTURE

- Observer et interagir
- Collecter et stocker l'énergie
- Créer une production
- Appliquer l'autorégulation et accepter la rétroaction
- Utiliser et valoriser les ressources et les services renouvelables
- Ne pas produire de déchets
- Partir des structures d'ensemble pour arriver aux détails
- Intégrer plutôt que séparer
- Utiliser des solutions lentes et à petite échelle
- Utiliser et valoriser la diversité
- Utiliser les interfaces et valoriser les éléments de bordure
- Utiliser le changement et y réagir de manière créative

1. Notions ici l'enseignement de Jean Tarré : la grandeur d'un pédagogue tient à sa capacité à ne pas renoncer à ses principes tout en sachant qu'ils seront démentis par les faits.

L'agriculture renouvelée et biomimétique : la microferme agro-sylvo-pastorale

Depuis quelques années, de petites fermes écologiques très productives voient le jour. Elles sont encore rares, mais elles sont un gage d'espoir pour la suite et un maille dense de résistance civile, comme le suggère Jean Boucabelle : « La permaculture me permet de produire le jus de raisin, le vin, les agrumes, les avocats, les fruits, les légumes, les poules, le miel, le vinaigre, l'huile, etc. Ces produits sont vendus ou partagés avec les proches ; ils ne sont plus achetés dans les grands réseaux de distribution auxquels il est difficile de faire confiance, même lorsqu'ils sont déclarés bio, compte tenu des logiques économiques à l'œuvre¹. »

La documentation scientifique au sujet de ces petites fermes ne fait que s'étoffer. Elles jouent sur les associations végétales et animales, favorisent les espèces amies, cultivent la fertilité du sol grâce au couvert permanent et au non-labour, maintiennent une grande diversité pour contenir les ravageurs, utilisent des répulsifs à base de plantes (comme l'ortie ou la consoude) ou de champignons, travaillent avec les animaux. Elles produisent des semences paysannes de variété population². Elles

1. Entretien avec Jean Boucabelle, octobre 2017.

2. Une variété population est un ensemble cultivé hétérogène, constitué d'individus aux génotypes variés, sélectionnés par les agriculteurs eux-mêmes en fonction de différents critères : résistance, adaptation au terroir, goût, etc.

nécessitent une *main-d'œuvre* bien plus importante que

l'agriculture de l'ancien monde, fondée sur le pétérole.

Elles replantent des arbres et favorisent la forêt-jardin

étagée, comme en écho à la *coltura promiscua* des Latins.

Entre les rangs de fruitiers, vignes accrochées aux figuiers

et aux oliviers, sont semées céréales et légumineuses,

l'ensemble formant la triade méditerranéenne: vin, pain

et huile d'olive. L'arbre est le lieu du renouveau agricole:

il transforme l'énergie solaire en sucres, il incarne le

cycle de l'eau, il protège. Il attire la faune et la flore; il est

la seule *ferme verticale* possible. Il permet à l'homme de

se situer dans la filiation du soleil. Il exprime les qualités

de la terre et l'enrichit à son tour. Nous l'avons oublié,

mais l'équilibre d'un paysage naturel tempéré est bien

une forêt. Un jardin-forêt où la *biomasse* produite est

généralement le double de celle produite par les champs.

La ferme du Bec Hellouin est un jalon inestimable dans

la quête d'une agriculture artisanale, solaire, forestière,

régénératrice et... surabondante. Une agriculture fondée

sur l'observation de la nature et sur la connaissance.

Au départ, le désir des fondateurs est celui d'ajouter à

la beauté du monde, de cultiver une intimité poétique

avec la nature. « Pas une ligne droite, mais des courbes

sensuelles, un entrelacs de vergers, de pâtures, de jardins

et de mares, et partout des arbres fruitiers¹. » Lentement,

ils renouent avec la culture sur buttes, inventée en Chine

il y a quatre mille ans et pratiquée par les maraîchers

L'AGRICULTURE ÉCOLOGIQUE

parisiens au XIX^e siècle. Ils renouent avec l'arbre, dans une

vaste polyculture verticale nourricière, pour la première

fois depuis l'invention de l'agriculture, qui n'est allée

que dans le sens d'une déforestation croissante depuis

le néolithique. Ils renouvellent le jardin « mandala¹ » et

favorisent les plantes pérennes (voire sauvages) plutôt

que les plantes annuelles, que nous avons tendance à

privilégier, alors qu'elles sont plus fragiles.

Parmi les nombreux exemples de la ferme, on trouve

celui de la cohabitation entre la tomate, l'oignon, la

carotte et le chou pommé. Chacun trouve sa place, à la

mesure de son caractère. La tomate occupe l'espace le

plus haut, tandis que le chou se développe à la surface,

juste au-dessus des carottes et des oignons qui se forment

sous terre. De même, leurs racines ont des formes diffé-

rentes et occupent des étages distincts sous terre. Les

quatre plantes font partie de familles botaniques diffé-

rentes (respectivement solanacées, lilacées, ombellifères

et crucifères), ce qui permet de dérouter les prédateurs

éventuels. La tomate et l'oignon ont des cycles plus

longs et des périodes de mise en terre fixes, tandis que

les carottes et les choux sont plus flexibles. La tomate

repousse la période du chou, tandis que l'oignon est un

répulsif avantageux pour la mouche de la carotte. Enfin,

la tomate crée de l'ombre, alors que le chou est couvrant

et

et

et

et

et

et

1. Perrine et Charles Hervé-Guyot, *Perniculture, op. cit.*

et apporte de l'humidité. Voilà ce qu'on appelle un réseau d'entraide – dont nous pourrions nous inspirer.

Cette agriculture n'est pas une rêverie nostalgique ni le fruit d'une foi aveugle dans le progrès, mais une navigation étincelante à la pointe du temps, comme le montrent ses diverses sources d'inspiration : les peuples premiers, l'agriculture naturelle du Japon, les paysans d'autrefois (les maraîchers parisiens du XIX^e siècle), les dernières avancées de l'agriculture naturelle. La ferme du Bec Hellouin a fait l'objet d'un programme de recherche avec l'INRA depuis plusieurs années et a montré qu'il est possible à un jardinier forestier manuel de produire, à temps de travail égal, autant de légumes qu'un maraîcher en tracteur.

L'idée sous-jacente est de faciliter en permanence le travail agricole avec des micropaysages très diversifiés et presque autonomes. « Nous ne sommes que les modestes assistants de ces forces de vie. Notre mission est d'offrir aux plantes les conditions les plus favorables à leur épanouissement¹ », écrit-ent les Hervé-Gruyer. Phrase que l'on pourrait encore textuellement retrouver dans la bouche d'un manager d'entreprise libérée, d'un parent ou d'un enseignant éclairé. Le travail et l'investissement sont très importants au départ, pour dessiner la ferme dans ses moindres détails, mais l'alliance avec les forces de vie permet dans un second temps de s'effacer, même

si la fécondité d'un tel paysage repose sur beaucoup de soins. Cette agriculture refuse autant que possible le pétrole, le moteur et la chimie. La main est plus présente et plus humble. Son habileté à certaines tâches supplante celle de la machine. Le pétrole est réservé aux usages dont on ne peut pas se passer ou pour mettre en place de nouvelles techniques qui n'en nécessiteront plus ensuite. La main est au cœur du projet d'autonomie : le travail retrouve son sens, il construit à nouveau. *La main-d'œuvre* devient un atout. Elle soigne la vie des plantes et du sol comme aucune machine puisqu'elle est connectée à la tête et au cœur. Elle offre l'intensité nécessaire. Michelle Déarcy explique que ses pratiques de jardinage *low-tech* fournissent de la nourriture à quarante familles et à un marché local. « Nous avons planté une forêt nourricière, incluant des arbres fruitiers, des petits fruits, des noix et des champignons. Notre routine journalière comprend plusieurs tâches, dont la cuisson du pain au levain, les lacto-fermentations comme le yogourt et le *kombucha* et la préservation de petits fruits¹. »

Souvenons-nous. Le jardin potager (*Thortus* des Latins) est la première agriculture, celle qui s'invente aux abords des habitations, au néolithique. Elle bénéficie des meilleures semences. La terre y est nourrie par les déchets domestiques. Plus tard dans l'Antiquité, la céréale investit l'ager, ancêtre de nos monocultures, excentré, tandis que *Thortus*, proche de la maison et intime, est le garant de

1. Perrine et Charles Hervé-Gruyer, *Penneculture*, op. cit.

1. Entretien avec Michelle Déarcy, février 2018.

la diversité et rassemble les fruitiers, les lianes, les légumineuses, les légumes. La permaculture incarne ce saut depuis *Pager* vers *Phortus*. Petit, écologique et intensif. À réconciliation entre le nomade et le sédentaire, entre Caïn et Abel, avant même la naissance de l'agriculture. Le nomade ne travaille pas, ou peu, il rêve et se recueille. Il a un sens du sacré et un respect pour la terre sans égal, si l'on en croit les témoignages des derniers nomades¹. Là où il prélève un fruit, il reviendra déposer une bouture. « Nous travaillons de moins en moins et nous produisons de plus en plus », dit Gilbert Cardon, de la célèbre forêt-jardin des Fraternités ouvrières, à Mouscron. Ce qui n'est pas loin de l'agriculture naturelle, celle du non-agir, de Masanobu Fukuoka. Au lieu de nous épuiser à labourer la terre, laissons ce soin aux vers de terre, comme le préconisait Darwin dans son premier livre. Laissons les arbres réguler le cycle de l'eau et augmenter la fertilité. Concentrons-nous sur la conception globale (voir l'importance du design en permaculture) du paysage et de nos organisations afin qu'ils soient plus féconds, plus naturels, plus autonomes.

L'autogouvernance paysanne

À rebours des utopies romantiques, identitaires, sociales ou encore paternalistes, à rebours des idéaux fascistes ou dévalorisations qu'elle a connues depuis le néolithique (qualifiée tour à tour de rustre, égoïste, matérialiste, idiote, réactionnaire, hostile, apolitique, pour ne pas dire cause de tous les maux), la paysannerie possède une capacité remarquable à l'autogouvernance. La culture (de la terre) apparaît depuis longtemps comme une véritable assise démocratique. C'est ce que révèle admirablement la philosophe Joëlle Zask, toute inspirée des travaux de nombreux historiens : « Si une population dans le monde s'est durablement, massivement et efficacement opposée à l'arbitraire des gouvernements et au virage productiviste de l'économie, ça n'a été ni celle des bourgeois, ni celle des ouvriers, mais celle des paysans¹. » Les formes d'autogouvernements paysans locaux et ascendants semblent très anciennes, qu'elles soient communales ou coopératives, et démocratiques avant l'heure. Selon Francis Dupuis-Dérî², la démocratie aurait même été plus vivace en France avant le xviii^e siècle qu'après la Révolution : des milliers de villages majoritairement paysans disposaient alors d'une assemblée d'habitants, composée de plus de la moitié des foyers,

1. Sur ce sujet, voir le très beau livre de Teresa Carolyn McLuhan, *Pieds nus sur la terre sacrée* (Trafalgar, 2015).

1. Joëlle Zask, *La Démocratie aux champs*, op. cit.

2. Cité par Joëlle Zask, Francis Dupuis-Dérî, *Démocratie*, Lux, 2013.

où se prenaient en commun, activement, les décisions majeures au sujet de la collectivité, et qui fonctionnaient en autogestion. Les autorités monarchiques ou aristocratiques ne s'ingéraient pas dans les affaires de la communauté (indivision, défense du droit d'accès à la terre et du droit de la cultiver, défense des droits communaux, collecte groupée de l'impôt, éducation, exercice des libertés de chacun, gestion des ressources naturelles, etc.). « Les communautés d'habitants et les guildes de métiers qui pratiquaient une démocratie locale ont progressivement perdu l'autogouvernement et leur indépendance face à un État de plus en plus autoritaire et centralisateur¹ », écrit Joëlle Zask. Thèse qui va à l'encontre de nos préjugés et de l'histoire officielle enseignée, et qui rejoint précisément celle de Kropotkine, exposée dans le chapitre précédent : l'entraide et la solidarité étaient à leur comble au Moyen Âge, ce que Mona Chollet définit comme la « sous-culture féminine vivace et solidaire du Moyen Âge² ». C'était avant l'avènement de l'homme comme maître et possesseur de la nature, avec des symptômes aussi divers que les bûchers de sorcières et le début de l'accaparement des terres (les *enclosures* devenues aujourd'hui, à l'échelle de la planète, le *land grabbing* : la terre n'a jamais été aussi convoitée et gaspillée). Les paysans continuent aux quatre coins du monde de se battre farouchement et de s'organiser pour

1. Joëlle Zask, *La Démocratie aux champs*, op. cit.

2. Mona Chollet, *Sorcières*, La Découverte, 2018.

conserver le droit de cultiver la terre, face à la prédation de certains et à la défection des pouvoirs publics. Une fois séparés de leur terre, ils pressentent qu'ils perdent à la fois leur façon de vivre, leur stature et leur pratique de l'autogouvernance.

Alors qu'elle a été délaissée (à dessein ?) des grandes révolutions participatives et remplacée par une agro-industrie sans homme de plus en plus totalitaire (dont l'un des objets est bien de purifier les lignées) à laquelle elle s'est toujours opposée (cette agro-industrie l'exclut précisément des conditions d'exercice de son propre travail), la paysannerie constitue un véritable laboratoire de méthodes pré-démocratiques. Dans le travail qui la contraint. Par le sens de l'entreprise indépendante, de la sécurité alimentaire et de la « terre des hommes » comme bien commun. Elle initie à la fois à la pluralité (potagère comme sociale), à la fertilité et à la solidarité, grâce à la mise en commun nécessaire des forces, des outils et des volontés. Thomas Jefferson, l'un des inspirateurs de la démocratie américaine, ne s'y était pas trompé : il considérait le paysan comme le « meilleur citoyen qui soit¹ ».

Solidarité, l'espace commun entre les hommes

Le sol, avec tout ce qu'il recèle d'invisible, de vivant et de terriblement fécond, est au cœur de l'attention du

1. Thomas Jefferson, lettre du 23 août 1785 à John Jay.

métier de permaculteur. Il est l'origine du monde vivant. Comme le dit Jean Boucabeille, en tant que vigneron bio : « La permaculture consiste, au-delà de la certification en bio, à limiter les labours du sol (un par an) et à travailler sur les enherbements (légumineuses du type féverole) et la biodiversité (jachère, assolement, refus de la monotonie culturale). Nous recensons les adventices¹ sur nos parcelles et les analysons comme des plantes bio-indicatrices. Nous cherchons à dynamiser la vie des sols. Nous n'intervenons pas sur les sols pendant la saison chaude². » Cultivé, le sol nourrit mon corps, mais aussi mon caractère, mon indépendance et ma liberté. Lorsque nous touchons à la terre, à la fécondité du sol, nous sommes emmenés dans d'innombrables ramifications, tant physiques qu'imaginaires : l'alimentation et la faim, le climat, le travail, le paysage, l'économie. Mais aussi, en creusant un peu plus profondément, la santé, la résilience, l'autonomie, l'énergie.

Hannah Arendt évoque, dans *Condition de l'homme moderne*³, le triptyque de la *vita activa* : le travail (éphémère), l'œuvre (pérenne) et l'action. Le monde commun, c'est celui que nous partageons avec les autres, dans le passé, le présent et le futur, et c'est bien le sol qui, sous nos

pieds, trace la continuité entre les générations¹. L'œuvre, le travail et l'action fondent ce socle et permettent d'habiter et d'incarner (ou non) le monde commun. Celui-ci n'existe que si l'homme l'invente ; il peut s'étendre infiniment là où les hommes se rassemblent et partagent. Revenons à la biologie. Selon Gilles Domenech, biologiste des sols, réanimer un sol mort à cause de la chimie

« passe par trois types de pratiques que l'on peut décliner de mille manières suivant le sol, les cultures, le climat, les aspirations du cultivateur... Il s'agit de réduire au maximum le travail du sol, voire de le supprimer totalement afin de préserver les habitants du sol et de les laisser structurer le sol naturellement. Il faut les nourrir avec des apports organiques (paillasses, amendements notamment) et surtout restituer un maximum de la biomasse produite sur place grâce aux cultures, aux couverts végétaux, voire aux plantes spontanées ou aux arbres². » On comprend mieux aussi, en passant par la vraie vie du sol et par son potentiel foisonnement, la nécessité de *vivifier* et de soigner, de la même façon, la beauté de l'espace commun. Les lieux où nous travaillons, vivons et apprenons doivent être vivants et hospitaliers. Pour accueillir

1. Du latin *adventitius* (« qui vient du dehors, inattendu »), appelée vulgairement « mauvaise herbe » et qui désigne une plante qui pousse dans un endroit sans y avoir été intentionnellement installée.

2. Entretien avec Jean Boucabeille, octobre 2017.

3. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Pocket, 2002.

1. C'est sans évoquer « l'amnésie environnementale générationnelle », un phénomène mis en évidence par Peter Kahn, qui suggère que les dégradations de la nature allant croissant, elles sont invisibles d'une génération à l'autre. Le monde naturel de notre enfance nous sert de point de repère. Les évolutions de la nature que nous mesurons et sentons se font selon ce repère, par définition, sans cesse évolutif.

2. Entretien avec Gilles Domenech, novembre 2017.

L'éventail de nos facettes et cultiver nos aspirations, ils doivent être à la fois animés, ouverts et protecteurs. Nous avons besoin de bureaux chaleureux qui célèbrent la vie. Et d'y faire entrer le plus possible la nature, le végétal, le règne animal, les enfants.

Le sol de «solidarité» est une étymologie douteuse¹, mais cette étymologie offre à penser que cet espace commun entre les hommes est le lieu sain de la rencontre, l'espace pluriel enchante. Le sol, s'il est en vie, nous rassemble, nous inspire, nous nourrit et nous empêche de tomber. Il permet notre enracinement – qui lui-même nous offre la possibilité infinie de résister aux tempêtes et de nous redresser pour, à notre tour, tendre la main. «L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il

fait naturellement partie²», écrit la philosophe Simone Weil. L'enracinement, c'est l'incarnation, l'inscription dans la chair du monde.

Comment imaginer fonder une société démocratique sur un sol étouffé par une agriculture totalitaire et brûlé par les pesticides ? L'érosion et la mort du sol renvoient à la *désolation*³, à l'ineptie des espaces politique et médiatique, au déracinement, à l'insignifiance, au refroidissement social. «La terre dans son état de désolation est la marque permanente de l'échec d'un peuple et de sa culture. Ce qui en reste est progressivement pillé, détruit et dispersé. Dans la Bible, les terres à l'abandon et les villes désertées sont la risée des autres peuples et l'objet d'un mépris sans fond⁴», écrit Joëlle Zask. C'est un sol à la fois impropre à la culture de la terre et à la culture humaine. C'est ce *hors-sol* où poussent la majorité des tomates, fraises et concombres que nous mangeons, et auxquels nous finissons par ressembler – coupés de tout,

1. Simone Weil, *L'Enracinement*, Gallimard, 1990.

2. Au sens où Hannah Arendt emploie ce mot, en situation de régime totalitaire: l'homme dé-solé n'a plus de racine, il est isolé et coupé du monde, il n'a plus de sol où s'appuyer; son propre moi l'abandonne. «Dans cette situation, l'homme perd la foi qu'il a en lui-même comme partenaire de ses pensées et cette élémentaire confiance dans le monde, nécessaire à toute expérience. Le moi et le monde, la faculté de penser et d'éprouver sont perdus en même temps.» (Hannah Arendt, *Le Système totalitaire*, tome III, Points, 2005; *Les Origines du totalitarisme*, Seuil, 2005.)

3. Joëlle Zask, *La Démocratie aux champs*, *op. cit.*

1. «Sol» pourrait provenir de l'indo-européen *sohwos* qui a donné le grec *holos* («entier») et qui donne par dérivation *wholly, holy* et *healthy* («entier», «saint» et «sain»). Il donne aussi *holocracy*.

et en premier lieu de nous-même, de notre faculté de penser, de questionner et de sentir. Quitter le monde commun, ne plus le partager avec les autres, en déniait par exemple l'existence du changement climatique, c'est bien se sortir virtuellement des contraintes physiques de notre monde pour devenir *hors-sol*. Le progrès est une utopie à laquelle la terre ne donne plus corps. Comme une tomate sans arôme ni nutriments. À l'inverse, l'accroissement de *Phumus*, la vie et la bonne texture d'un sol, sont des conditions nécessaires (mais non suffisantes) à la fertilité de la vie sociale et à la bonne *texture* démocratique. Le sol est le lieu du pique-nique, comme le décrit si justement Barbara Cassin, directrice de recherche au CNRS : « Hannah Arendt, tout inspirée d'Aristote, ne cesse de le souligner : le *politique* a pour condition la pluralité différenciée. Je crois, moi aussi, pour faire du commun, plutôt au pique-nique aristotélicien qu'à l'organisme hiérarchisé à la Platon, soumis à un Vrai ou à un Bien dont je crains toujours la contrefaçon totalitaire.¹ »

Bruno Latour, quant à lui, fait un parallèle tout à fait saisissant entre la façon dont *le sol se dérobe* sous nos pieds et ce que nous nommons pudiquement la « crise migratoire » : « Aux migrants venus de l'extérieur qui doivent traverser des frontières au prix d'immenses tragédies pour quitter leur pays, il faut dorénavant ajouter

1. Barbara Cassin, « La pluralité des langues, c'est un pique-nique planétaire », *Le Monde*, 24/01/2017.

les migrants de l'intérieur qui subissent, en restant sur place, le drame de se voir *quittés par leur pays*. Ce qui rend la crise migratoire si difficile à penser, c'est qu'elle est le symptôme, à des degrés plus ou moins déchirants, d'une épreuve commune à tous : l'épreuve de se retrouver privés de terre.¹ » La crise écologique, politique, migratoire pourrait faire de chacun de nous des paysans sans terre ; c'est-à-dire des hommes sans lieu, sans espace commun, sans pique-nique, sans capacité de penser, allant de bivouac en bivouac. Des post-nomades sans nature.

Conversion

Le terme « conversion », largement utilisé en agriculture biologique, est juste. Le changement des modes d'action manifeste une pensée renouvelée et une forme de gymnastique spirituelle. Un autre rapport au monde. On parle de conversion pour le sol (il faut souvent dix ans pour *laver* un sol des traces de la chimie), pour le producteur bio, pour le consommateur (qui mettra lui aussi du temps à changer ses habitudes tenaces, à se délivrer des diklats puis de son aliénation de consommateur), mais aussi pour *libérer* une entreprise. La conversion est longue, technique, économique, spirituelle. Elle nécessite de *se cultiver* autrement. Elle peut prendre trois, cinq,

1. Bruno Latour, *Où atterrir ?*, *op. cit.*

dix, vingt ans. Comme le dit Jean Boucabeille, vigneron bio, la conversion est avant tout individuelle. « Il sera difficile de faire travailler ses salariés ou ses partenaires suivant les principes de la permaculture si ces derniers ne se sont pas convertis individuellement. Cela rejoint la notion de consommateur en conversion et l'idée que le changement viendra de lui! »

Maria Montessori évoque aussi la conversion pour les enfants, comme une forme de résurrection à la joie et un retour à la source des énergies créatrices. « Une des plus distinguées femmes de lettres italiennes me dit un jour : "Ces enfants donnent l'impression de convertis. Il n'y a pas de conversion plus miraculeuse que celle qui supprime la mélancolie et transporte sur un plan de vie plus élevé."² » La conversion enfantine est, selon elle, une guérison psychique qui s'opère lorsque l'enfant peut manifester la précocité de son intelligence, dans la sérénité et la discipline intérieure. Cette conversion lui permet de devenir lui-même, de révéler sa nature vraie, ensevelie, et de trouver son inclination, sa vocation, sa juste place.

Ce que nous enseigne l'agriculture, c'est que nous ne pouvons pas changer le monde, mais que nous pouvons, avec une certaine discipline, nous changer la vie. Devenir nous-même et retrouver notre mesure profonde. Cette conversion passe par un voyage intérieur, parfois onirique et mystérieux, qui relie et révèle un centre en

nous, à la fois intime et universel. De façon peut-être paradoxale en apparence, plus nous apprenons à être fidèles à ce que nous avons d'intimement unique, plus se révèle à nous, en nous, l'expression d'un vaste tissu universel et partagé. Albert Camus écrit dans *Noëz* : « Et jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde! » C'est bien de cette conversion qu'il s'agit, de ce cheminement silencieux. Nous ne pouvons convaincre personne, notre seul pouvoir se limite à nous transformer nous-même, mais nous pouvons, parlant de nous, ouvrir des portes, inspirer et mettre en mouvement. Être bienveillants et altruistes nous fait sécréter de la dopamine, ce qui nous rend enthousiastes et nous permet de polliniser notre entourage, sans même y penser. La joie et l'entraide sont contagieuses. Soyons donc optimistes avec le zoologue George E. Hutchinson, qui écrivait en 1948 : « Il doit être possible de montrer qu'il est aussi amusant de réparer la biosphère et les sociétés humaines en leur sein que de réparer la radio ou la voiture familiale! »

Nourrir le mystère

Les deux objectifs essentiels que poursuit l'agriculture sont de nourrir des hommes, bien sûr, mais aussi de

1. Entretien avec Jean Boucabeille, octobre 2017.

2. Maria Montessori, *L'Enfant*, Desclée De Brouwer, 2018.

1. Albert Camus, *Noëz*, Gallimard, 1993.

2. Dominique Bourg et Augustin Fragère, *La Pensée écologique*, PUF, 2014.

nourrir le paysage, dans une forme de contre-don permanent, qui permet à la production agricole de s'inscrire dans le temps, si ce n'est dans l'éternité. L'essentiel est d'obtenir une production à court terme, tout en maintenant à long terme la fertilité du sol, qui permet la récolte future. La permaculture l'a saisi, puisqu'elle réinscrit dans son éthique même la nécessité de nourrir les hommes et de nourrir la terre de façon concomitante. De la même façon, les dynamiques de groupe les plus réussies sont celles qui s'attachent à la fois à la singularité de chaque participant (nourrir chacun), mais aussi à l'objectif commun ou à la raison d'être qu'ils partagent (nourrir le groupe et sa part invisible).

L'agriculture nourrit les corps, bien sûr, mais elle nourrit aussi les âmes. Elle fertilise dans le même temps le sol, les muscles et l'imagination. « La permaculture n'est pas une vérité, dit Jean Boucabeille, elle est une quête¹. » La première agriculture nous l'enseigne. Inventée il y a des dizaines de milliers d'années, bien avant la révolution agricole néolithique, elle prend la forme d'une banane plantain enfouie dans une tombe pour nourrir le mort dans l'au-delà. Loinain écho à la nourriture abandonnée sur les autels. C'est là qu'elle touche aussi à l'éternité. D'un seul geste, humblement, l'agriculture nourrit les hommes, le sol, la peau de la planète Gaïa et le mystère.

1. Entretien avec Jean Boucabeille, octobre 2017.

Chapitre 3

L'ÉDUCATION ÉCOLOGIQUE :

DÉCOUVRIR LA NATURE

DE L'ENFANT

.....

- ▶ Les leçons de vie de Montessori à Freinet
- ▶ Devenir soi grâce à la pédagogie Steiner
- ▶ S'entraider dès le plus jeune âge
- ▶ La transformation du rôle de professeur
- ▶ Favoriser l'autonomie, les interactions et les diversités des âges
- ▶ Le lien entre entreprise libérée et école grâce à Semler
- ▶ Reconnecter l'enfant à la nature